

# PRÉSENTATION

## Le temps long des réseaux sociaux numériques, une introduction

Frédéric Clavert<sup>\*</sup>, Martin Grandjean<sup>\*\*</sup>, Cécile Méadel<sup>\*\*\*</sup>

Le 15 janvier 2009, un avion de l'*US Airways* amerrit en urgence sur le fleuve Hudson à proximité de New York. Depuis les radeaux de secours, certains passagers et membres de l'équipe de bord, tous sains et saufs, publient dans les minutes qui suivent leurs photographies sur *Twitter* ou *Flickr* : les utilisateurs de ces plateformes « sociales » en ligne sont ainsi informés de l'événement avant que presse et télévision ne puissent le relater<sup>1</sup>. Cette anecdote semble désormais banale : quelques mois plus tard, la nouvelle du décès du chanteur Michael Jackson suit un schéma similaire<sup>2</sup>. L'une comme l'autre renvoient au statut et aux fonctions de ce que l'on appelle aujourd'hui les réseaux sociaux numériques. Le

rôle de ces derniers dans la diffusion d'informations (« vraies » ou « fausses<sup>3</sup> ») peut être analysé comme celui de véritables médias, avec leurs moyens et infrastructures techniques qui permettent à leurs membres de participer non seulement à la diffusion mais également à la création et à la mise en forme d'une information parfois tirée de leur expérience vécue.

Ce rôle donne souvent lieu à des discours de la rupture radicale, du « révolutionnaire », entravant la réflexion sur ces dynamiques collectives, sur les ruptures effectivement introduites mais aussi sur certaines formes de continuités, et, au-delà de cette alternative chère aux historien.ne.s, sur leur généalogie. L'intention de ce dossier du *Temps des*

---

\* Chercheur senior, C<sup>2</sup>DH, Université de Luxembourg.

\*\* Premier assistant en histoire contemporaine, Université de Lausanne.

\*\*\* Professeure, Mines ParisTech, CSI. Membre du comité de rédaction du *Temps des médias*.

*médias* est ainsi de réintroduire l'histoire dans les analyses des réseaux sociaux numériques, de les réinsérer dans le temps long – expression braudélienne paradoxalement remise au goût du jour à l'ère des traces massives laissées par, notamment, ces mêmes réseaux sociaux numériques<sup>4</sup> – en se penchant à la fois sur d'autres périodes et d'autres médias et en interrogeant l'interaction entre technologies, information et acteurs.

Ce dossier n'avance pas tout à fait en terrain vierge. *Le Temps des Médias* a, par exemple, consacré un dossier aux *fake news* (n°30), sujet fortement relié à celui des réseaux sociaux numériques, et un autre à l'histoire d'Internet (n°18). Mais nous pensons également, même s'ils n'ont naturellement pas été rédigés pour l'étude des réseaux sociaux numériques, aux travaux de Stéphane Haffemayer sur *La Gazette de Renaudot* au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, qui abordent déjà l'importance des réseaux de correspondants et la question des espaces et des modalités de circulation de l'information, aux nombreuses publications de Robert Darnton<sup>6</sup>, ou encore à ceux, cités dans plusieurs articles de ce présent dossier, d'Elizabeth L. Eisenstein qui a longuement décrit la révolution de l'imprimé<sup>7</sup>. Cette dernière est d'ailleurs régulièrement utilisée comme point de comparaison pour notre période actuelle comme

le rappelle Dominique Boullier dans l'entretien retranscrit dans ces pages. L'engouement que connaît la recherche autour de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> est un autre exemple : de 1836, *l'an 1 de l'ère médiatique*<sup>8</sup> aux travaux autour de la viralité de la circulation de l'information dans cette même presse de Ryan Cordell<sup>9</sup> pour le monde anglo-saxon ou Guillaume Pinson<sup>10</sup> pour le cas francophone, ces recherches ont abordé de nombreuses thématiques nous rapprochant des réseaux sociaux numériques. Les travaux de Jacques Perriault<sup>11</sup> ont depuis longtemps pointé ce qu'il appelle « effet diligence » du développement technique : les nouvelles technologies ne naissent pas *ex nihilo* mais sont façonnées, au moins pour partie, par l'organisation et la forme physique de certains outils antérieurs. On en verra une étude de cas dans le texte de Valérie Schafer dans la manière dont sont conçus les *Bulletin Board Systems* en s'inspirant des panneaux d'affichage des petites annonces, ou encore dans les formes d'interactions conventionnelles de la « culture américaine d'élite, scientifique et technophile » (C. Paloque-Bergès) qui définissent les formats des échanges sur les listes de discussion et forums en s'inspirant des moyens ordinaires d'échanges de ces communautés : échanges épistolaires, modalités de production et de circulation des

ouvrages et journaux scientifiques.

Toutefois, ce dossier se structure, de manière spécifique, autour de trois grands axes. Le premier est effectivement celui du temps long : d'autres moments d'accélération de la circulation de l'information, de participation des lecteurs et correspondants de presse, par exemple, à l'élaboration et la diffusion de l'information ont existé dans l'histoire, y compris récente. Le second est celui d'un temps plus proche : la généalogie des réseaux sociaux numériques actuels s'ancre dans l'histoire des technologies de l'information et de la communication. Le troisième renverse la question que nous avons à l'origine posée : interroger les réseaux sociaux numériques dans le temps long revient également à interroger le devenir du temps long sur les réseaux sociaux numériques.

Plusieurs aspects témoignent des permanences de notre problématique dans le temps long : les réseaux sociaux numériques réactivent et reformulent des problèmes qui ne leur sont en rien propres et que les moyens de communication à distance ont ouvert dès leur origine.

On insistera tout particulièrement sur la place du public et la continuité entre producteur et consommateur d'information. On verra en effet dans ce dossier que celui-ci est un acteur direct ou indirect mais toujours présent

du procès collectif de diffusion des informations. Il peut intervenir directement comme le montre l'analyse par Franck Bousquet des deux mille correspondants que compte *La Dépêche de Toulouse* avant la Première Guerre mondiale : ni vraiment journalistes, ni simples lecteurs, ils interviennent dans le journal pour faire avancer la cause républicaine et pour animer le réseau radical, à la fois relais des politiques dans les villes et villages de la région, mais aussi relais des villageois et citadins auprès des politiques locaux. Même caractère hybride chez les lecteurs-programmateurs-rédacteurs des revues de micro-informatique des années 1980 (B. Thierry). Le public est aussi présent dans le procès de communication de manière plus indirecte, en particulier à travers le rôle déterminant des *first users* dont l'histoire de l'innovation<sup>12</sup> explique qu'ils ont durablement marqué la configuration sociale des techniques en général et du réseau en particulier. On a souvent insisté sur leur rôle dans la genèse du web et la manière dont ils se sont constitués dans un entre-soi rassurant ; toutefois, Valérie Schafer montre les tentatives d'ouverture à travers l'expérience de *De Digitale Stad*, réseau de démocratie locale développé à Amsterdam dans les années 1990.

La question de la *privacy* est elle aussi interrogée tout comme la fragile

ligne de séparation entre privé et public : les réseaux sociaux questionnent à leur manière l'opposition entre public et privé, individuel et collectif. Cet antagonisme n'a jamais été radical, bien au contraire. Quand Jérôme Bourdon nous montre comment la lettre, média qui pourrait sembler éminemment privé, pouvait se faire représentation publique dans les salons littéraires, on voit bien que le caractère ambivalent des échanges numériques, ni tout à fait privés, ni tout à fait publics, s'inscrit dans une longue continuité. De même, les listes électroniques ou des forums (C. Paloque-Bergès) se sont construits autour d'une « communication privée en public » dont l'ambivalence a posé question dès les premiers échanges où il s'agissait autant d'échanger des informations que de lier des relations ou d'héberger des débats.

On pourrait évoquer bien d'autres questions mais, que l'on envisage notre problématique dans le temps long, par le biais de l'analyse d'une communauté, ou plutôt de l'ensemble de communautés qu'est la franc-maçonnerie depuis sa fondation au XVIII<sup>e</sup> siècle et de son rapport aux médias et à l'information (Bryon-Portet), par les réseaux de lecteurs et des correspondants locaux parfois issus de leur rang, et leur participation à l'élaboration de l'information (Thierry et Bousquet) ou par les évolutions techniques facilitant et modifiant

la diffusion de l'information (Rigaudière), de fortes convergences apparaissent au fil du temps.

Les changements engendrés provoquent toutefois des moments où les possibles sont nombreux, que ce soit à la Renaissance avec l'imprimé ou aujourd'hui avec les données massives – fortement liées aux réseaux sociaux numériques – et leur pendant quantitatif, l'apprentissage machine (voir l'entretien avec D. Boullier).

L'ère numérique a aussi vu, depuis ses « débuts » (si tant est que l'on puisse en donner un début de manière claire), une succession de bouleversements, à tel point que l'on en a inventé un terme, « disruption ». Ces bouleversements se retrouvent à différents niveaux, en différents milieux. Par exemple, les rédactions de presse doivent s'adapter (C. Salles). L'interaction entre ruptures et continuités peut se trouver dans la patiente généalogie de la téléprésence (ou comment l'on parle à un absent) écrite par J. Bourdon : si la notion de téléprésence existe bien depuis longtemps, les notions d'« instantanéité », l'absence de la présence et les manières d'y suppléer ne sont pas perçues de la même manière en raison de l'interaction entre technologie et contexte historique et culturel. On retrouve toutefois la même ambivalence : le média, qu'il s'agisse d'une correspondance ou d'une vidéo sur *YouTube*

est à la fois un moyen de combler l'absence mais aussi une façon de la faire exister et donc d'en jouir. Émerge également, depuis les années 1980, la notion de communauté en ligne : si cette dernière a déjà été évoquée plus haut, on constate que la configuration technique récente lui donne un sens plus particulier, plus proche de ce que nous connaissons aujourd'hui (V. Schafer, M. Lallet et L. Delias). La notion de protocole utilisée par C. Paloque-Bergès le montre bien car, fruit du contexte technique et social qui émerge depuis les années 1970, elle est déterminante pour comprendre Internet, le web et les réseaux sociaux numériques que nous connaissons aujourd'hui.

Enfin, il existe aussi un temps long sur les réseaux sociaux numériques : celui de l'histoire et de la mémoire. Les pratiques mémorielles sont modifiées par l'accélération de la circulation de l'information, par le participatif, comme le montre l'interview de Jean-Michel Gilot, acteur clé du Centenaire de la Grande Guerre. L'exemple de cette dernière (F. Clavert), telle qu'elle apparaît sur Twitter, interroge sur les relations entre histoire et mémoire, entre passé, présent et futur, c'est-à-dire questionne notre régime d'historicité. Comment le temps long peut-il s'exprimer sur les réseaux sociaux numériques quand ces derniers entraînent d'abord un

effondrement du contexte (selon les travaux de danah boyd évoqués par M. Lallet et L. Delias) et une immédiateté qui favorisent une réappropriation simpliste des contenus historiques (M. Grandjean) ?

Si l'on revient sur le triptyque généalogie/rupture/continuité, on s'aperçoit de ce qui peut être considéré comme une rupture : si la participation des lecteurs/utilisateurs n'est pas chose nouvelle, la montée en puissance du participatif et du collaboratif est néanmoins à voir sous un jour nouveau et central. La question, primordiale, de la vitesse de circulation de l'information et, en conséquence, celle des temporalités, sont à remettre en contexte pour chaque époque. Si les grandes « vibrations » ou « répliques », ces moments brefs mais très intenses de circulation de l'information, peuvent être ressenties comme nouvelles, c'est aussi parce que nous sommes capables, aujourd'hui de les analyser. De grands projets en cours autour de la presse<sup>13</sup> pourront donner peut-être plus d'informations sur ces phénomènes vus du XIX<sup>e</sup> siècle.

La question de l'étude des réseaux sociaux numériques et de leurs relations avec le temps long n'est aujourd'hui pas close. Ce dossier, nous l'espérons, marque néanmoins un pas supplémentaire dans le débat, constant, autour de ces plateformes.

## Notes

<sup>1</sup> «New York plane crash: Twitter breaks the news, again», *The Telegraph*, 16.01.2009. <https://www.telegraph.co.uk/technology/twitter/4269765/New-York-plane-crash-Twitter-breaks-the-news-again.html>, consulté le 25.06.2018.

<sup>2</sup> «TMZ Was Far Ahead in Reporting Jackson's Death», *The New York Times*, 26.06.2009. <https://www.nytimes.com/2009/06/27/business/media/27media.html>, consulté le 25.06.2018. L'annonce du décès du chanteur est partie du site web du journal TMZ puis s'est répandue sur Twitter avant d'être communiquée par les grands journaux nationaux et internationaux.

<sup>3</sup> Voir le précédent dossier du *Temps des Médias*, «La fausse information, de La Gazette à Twitter», coordonné par Évelyne Cohen et Marion Brétéché, printemps 2018.

<sup>4</sup> J. Guldi et D. Armitage, *The History Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014. Les *Annales HSS* y ont consacré un numéro en 2015: «La longue durée en débat», *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 70e année (2), 27.07.2015, p. 285-287. En ligne: <http://www.cairn.info/revue-Annales-2015-2-page-285.htm>, consulté le 25.06.2018.

<sup>5</sup> S. Haffemayer, *L'information dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. La «gazette» de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion, 2004.

<sup>6</sup> Par exemple: R. Darnton, «An early information society: news and the media in eighteenth-century Paris», *American historical review: a quarterly*, 2000.

<sup>7</sup> E. L. Eisenstein, *The printing press as an agent of change: communications and cultural transformations in early-modern Europe. Volumes I and II Volumes I and II*, New York, Cambridge, Cambridge University Press, 2009. En ligne: <http://www.myilibrary.com?id=513315>, consulté le 25.06.2018.

<sup>8</sup> M.-È. Thérénty et A. Vaillant, *1836, l'An 1 de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2014.

<sup>9</sup> R. Cordell et D. Smith, *Viral Texts: Mapping Networks of Reprinting in 19th-Century Newspapers and Magazines* (2017), <http://viraltexts.org>.

<sup>10</sup> G. Pinson, *La culture médiatique francophone, Europe-Amérique du Nord 1760-1930*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016.

<sup>11</sup> J. Perriault, *L'accès au savoir en ligne*, Paris, Odile Jacob, 2002.

<sup>12</sup> P. Flichy, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, Odile Jacob, 2017.

<sup>13</sup> Numapresse en France <<https://numapresse.hypotheses.org/>> ou Impresso en Suisse et au Luxembourg <<https://impresso-project.ch/>>.